

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



**D'une pierre trois coups**  
*La Nouvelle Barre du Jour* édite

Pierre Monette

Numéro 13, février 1979

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40431ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Monette, P. (1979). D'une pierre trois coups : *La Nouvelle Barre du Jour* édite. *Lettres québécoises*, (13), 25–27.



Mario Campo



Louise Bouchard



Michel Gay

Photo Janine Carreau

## Porte ouverte

# D'UNE PIERRE TROIS COUPS

*La Nouvelle Barre du Jour* édite

Ça fait quand même plaisir l'impression du luxe . . . Les trois recueils de poésie que *La Nouvelle Barre du Jour* vient de publier sont faits pour le plaisir des bibliophiles. La présentation des livres — le boîtier, lui, laisse à désirer — la jaquette, la typographie, le papier, le format en font trois objets agréables à manipuler. C'est une bonne idée de *La Nouvelle Barre du Jour* de se servir de son propre cadre pour se dépasser.

On sait l'importance des revues dans la dynamique des mouvements littéraires mais, à cause des impératifs de présentation et des contraintes monétaires, un auteur peut rarement y faire paraître plus de quelques pages à la fois. Pour publier leurs livres, les écrivains ont besoin d'une maison d'édition. Auparavant, tous les poètes publiés dans les pages de *La Barre du Jour* ont été obligés de se disperser ici et là entre les éditions de l'Hexagone et Cul-Q. Pour résoudre cette dispersion, une revue comme *Les Herbes Rouges* a résolu de publier littéralement un recueil par livraison. *La Nouvelle Barre du Jour* inaugure une expérience avec ces trois recueils : la NBJ commence à publier elle-même ses poètes et elle le fait avec toutes les qualités d'une maison consciente que les beaux livres sont nécessaires.

Ce qui est étonnant, c'est que les trois recueils qu'elle nous présente sont tout à fait différents les uns des autres.

### L'autobiographie exemplaire.

*L'anovulatoire* de Mario Campo nous répète dans un recueil très inégal un type de poésie qu'on commence à avoir trop lu.

*Vide avide de solution. La page étanche sous les mots qui l'épanchent d'absolu. Cadre à la hauteur de la rue où l'auteur suit le sujet jusqu'au cul-de-sac de l'introduction.*

*La poésie a signé la mise en page (scène ?). La prose entre dans la peau des phrases. (p. 8)*

Il répète, mais il répète mal. On ne retrouve nulle part la certaine harmonie mécanique qui nous fait goûter la remise en question de la langue par le jeu des autres poètes de cette écriture. Au fil des poèmes, et c'est ce qui les mine, on dirait que les textes voudraient prendre le parti de rendre la poésie utile, active.

(. . .)

*Vouloir tout dire en un livre, si comprimé soit-il. Comme vouloir trouver l'antidote de la mort en un seul comprimé. Nervosité. Angoisse. Ces pages ne règlent rien. Quelles sont celles qui l'ont déjà fait ? (p. 10)*

En fait, toutes les questions qu'il se pose tournent autour de

*Être. Paraître. Sembler. (devenir ?) (p. 13)*

et ces questions ont pour objet les relations homme/femme. Je dis bien objet . . . *L'anovulatoire* voudrait critiquer l'ordre du mâle dominateur et définir l'« anormale » (p. 17), mais, tout ce qu'on retrouve au fil des poèmes, plutôt qu'une concrétisation linguistique d'une analyse concrète de la situation, ce n'est que la petite autobiographie exemplaire d'un idéaliste qui est combien heureux de ne pas être comme les autres vilains hommes !

*Une nuit, je me suis endormi avec mon manuscrit, la joue contre son sourire en coin . . . Éveillé par une fin de rêve que je voulais trop réelle, j'ai surpris mon bras l'enlaçant. Ouvert. Quelques lignes de plus, dans la main de son destin. Refermé. Il ressemblait à un fœtus. En le regardant,*

à la lueur de la pleine lune envoûtant la chambre espagnole, j'ai pensé entre autres à Marie Cardinal, Annie Leclerc, Denise Boucher et tant d'autres.

(. . .) (p. 26)

Ses seules analyses se résument à des évidences :

*Seules les femmes saignent.* (. . .) (p. 23)

Même s'il veut désarçonner la domination mâle, la femme demeure sa chose, son nounours.

. . . *Femme, j'aurai besoin de ta chaleur, de ta douceur, et de ta présence pour combler le vide blanc de l'hiver.* (p. 40)

En somme, s'il veut définir le nouvel homme, c'est pour se définir un nouveau mode d'appropriation de la femme. On pourrait penser, c'est trop gros, il y a une ironie . . . Le texte n'en signale aucune. En fait, *L'anovulatoire* m'apparaît comme un mauvais pamphlet phalocrate déguisé en nouveau féminisme — comme il y a des nouveaux philosophes — qui veut reprendre les revendications des femmes à son compte. *Je suis lesbien*, en quelque sorte . . . (Je n'ai pas lu ce livre de François Coupry, mais le titre me fait rire : ça laisse bien à désirer . . .)

### Une aristocratie textuelle.

Au moins, Michel Gay avec *L'implicite/Le filigrane* ne cherche pas à prendre la place des autres — les femmes. Nous y retrouvons une belle performance de poésie textuelle (cette génération de la barre oblique, comme l'a bien dit Yvon Boucher).

(. . .)  
respiration  
innatentive/axe  
coulisse le lent  
enrayant  
la règle

la faille

les lois ?  
le paysage la matière (p. 18)

C'est bien fait. Un bel équilibre. Les pages sont très bien utilisées, les jeux de mots sont de bons producteurs de sens.

le vacillement va finir  
par atteindre  
son but

d'ici : feu (p. 31)

Une sorte d'aristocratie du formalisme textuel. Mais, pour paraphraser l'un de ses vers, je dirais que cette « (poésie) atteint les facultés intellectuelles » (p. 25). Non plus atteindre comme le ferait un coup — et comme l'a fait cette poésie à ses débuts — mais atteindre d'une maladie, comme on est atteint d'un délire répétitif . . .

De plus, le recueil se clôt délibérément sur lui-même : l'avant-dernière page nous présente une ligne noire sur fond blanc qui nous oriente vers la droite et, à l'envers, son négatif blanc sur fond noir nous indique le contraire.

Il est bien sûr qu'il a fallu pendant un certain temps, grâce à l'écriture textuelle, manifester qu'il n'y avait plus moyen de rien dire dans la société où nous vivons, que toutes les voies menaient vers des impasses. Mais, est-ce qu'il est encore — est-ce qu'on a encore le — temps de chercher des nouveaux sens dans l'implicite du texte, voire dans le filigrane du papier ? . . .

### La femme sensible.

Dans le même groupe de recueils, Louise Bouchard répond que non avec *Des voix la même* qui couvre des pleines pages avec les voix d'une femme qui tente non seulement de se définir, mais de définir ce qui l'entoure, ce qui la fait naître et ce qui naît d'elle. Cette définition elle-même n'est qu'une étape puisque, une fois la parole prise, le recueil se termine sur

*et là, j'entre en matière* (p. 38)

Au fil des voix, elle tente de connaître ce « moilautre » (p. 38) qui se manifeste tout le long des poèmes par des incessants passages du tu au elle, quelquefois il, du je au on.

*Que soit brisé le cycle de la peur, il aura fallu me défaire. Machination réfléchie et concentrée contre moi, ses ren-gaines. Les mêmes mots, je les ai repris plus de sept fois. Je tiens les autres pour des grenades que je déposerai sans précaution en souhaitant qu'ils me défigurent. Narcissique, je (ne) veux plus de moi. Plus d'une, et saper la durée la couleur du roc, travailler l'onomastique, science des limites, conjurer les noms comme des oiseaux de malheur, et s'arracher enfin l'expression (comme si) c'était un masque. Je ne suis pas né Louise une fois pour toutes. La même, défaite, inscrit furieusement volubile dans la paume de l'aphasique pour raturer les lignes de la prophétie et l'initier au contre-champ. Cinéma adossé au destin. Pierre, on va rire, le bloc de silence est rompu. Renversée, tu oublies ton nom ; je suis hors de moi. Observant d'un oeil plus vif tel tableau où l'absence de visage ne pèse pas douloureusement comme avant. L'image s'efface. J'ai d'autres projections auxquelles je serai infidèle, n'est-ce pas, exaspérée d'une cécité si longue à cause de moi tache aveugle au centre de la toile. Par quoi tout était pareil. Maintenant les mondes ne sont plus ressemblants.*

(. . .) (p. 14)

Plutôt que de vouloir nier bêtement les différences, comme *L'anovulatoire*, elle les décrit, elle les situe : difficiles. Même la mère ne saurait être cet autre semblable.

. . . *Il m'est resté quelques débris de ta langue — de quoi créer une nostalgie — pas assez pour halluciner le lait, tracer une voie, juste ce qu'il faut pour en faire une maladie. Et rien, pas de terre solide sur quoi crier où suis-je*

(. . .) (p. 20, 21)

. . . *Je suis l'ampleur de ta distraction comme de tes jupes pour avoir tourné jusqu'à l'usure . . .* (p. 17)

Contrairement à ce qu'on entend souvent, rien ici de désespéré. S'il y a révolte, si les difficultés sont nommées, surtout celle d'être femme sans être l'image de la femme, *Des voix la même* trace avant tout la tactique d'un espoir militant.

(. . .)

Elle prétend qu'on est au plus mal. Qui a des oreilles pour l'entendre et pour mon impatience ? On va s'effondrer de telle manière que la relève dans la même langue sera impensable. On dirait que tu prépares un suicide. — Ce n'est pas vrai, je plie l'étoffe des parachutes.

(. . .) (p. 30)

ressusciter en d'autres termes. Le premier mère est fini. Laisse, ce voile tombe. Au suivant. Où. En quelle langue s'éprendre — quelque lustre encore — d'une figure dérobée. Une autre origine. (. . .) (p. 27)

Alors que *L'anovulatoire* manifestait :

La forme revêtira l'uniforme de tous les jours. (. . .) (p. 9)

Louise Bouchard travaille la langue pour se la faire « propre » ; j'ai l'impression que ce doit être un peu comme quand on dit d'une femme qui accouche qu'elle travaille . . . Pour elle(s), la langue est le support d'autre chose, non plus une fin en soi comme pour *L'implicite/Le filigrane* ni comme pour *L'anovulatoire* un matériau à organiser selon ce que les petits pouvoirs quotidiens lui demandent d'être. Louise Bouchard ressent quelque chose qu'elle veut matérialiser, diriger dans le poème. *Des voix la même d'une femme sensible. Un féminisme qui ne se contente plus de revendiquer mais qui prend la parole pour organiser quelque chose de tout à fait nouveau. Un nouvel ordre des choses.*

#### D'une pierre trois coups.

C'est un regroupement contradictoire que *La Nouvelle Barre du Jour* a édité. Mais c'est aussi un point de rencontre de trois poésies.

*L'anovulatoire* ne fait que répéter l'expérience des poètes du pays des années soixante sur une nouvelle longueur d'ondes. Pour ceux-là, la poésie servait à un mouvement progressiste de réappropriation d'une langue nationale en tant que l'une des étapes nécessaires pour se réapproprier un territoire. Campo, lui, veut se réapproprier un objet — car la femme demeure chez lui l'objet de ses convoitises (on ne pourrait avoir d'expression plus juste) — qui, grâce à des femmes comme Louise Bouchard, mais aussi comme France Théoret, Madeleine Gagnon, commence à se définir par rapport à lui-même et lui seul. En somme, *L'anovulatoire* est un bel exemple de la récupération d'un mouvement par un conserva-

tisme qui prend les chemins de ce qui apparaît moderne pour remettre au goût du jour les vieilles revendications d'autorité des hommes.

*L'implicite/Le filigrane* apparaît comme l'un des nombreux bis du chant du cygne de l'écriture textuelle. Cette écriture a d'abord été une réaction aux mesures d'appropriation des poètes du pays qui, graduellement, devenaient les poètes du pouvoir (péquistes) ; réaction qui voulait ne plus s'occuper que de la langue et de l'organisation des textes pour ne pas prendre la chance de répéter les discours de ceux qui étaient en train de prendre le pouvoir. Mais cette position de résistance, si elle perdure, s'apparente au nihilisme politique. Partant du postulat qu'on ne pourrait que répéter le discours du pouvoir, elle ne veut plus rien dire, même un nouvel ordre de pouvoir.

Louise Bouchard avec *Des voix la même*, comme Sylvie Gagné avec *La Sourcière*,<sup>1</sup> comme Madeleine Gagnon avec *Antre*,<sup>2</sup> comme Philippe Haeck avec *Polyphonie*<sup>3</sup> (et, pourquoi s'en cacher, comme Pierre Monette avec *Traduit du jour le jour*<sup>4</sup>) tente de se définir, malgré un système qui nie la *féminité* comme il nie le pouvoir des majorités, pour organiser un autre système. Une amorce de poésie militante qui ne se sent pas obligée d'utiliser des slogans dogmatiques pour avancer ses revendications. Une nouvelle poésie réaliste, comme Brecht entend le réalisme : une écriture qui ne se contente pas de montrer mais d'expliquer les choses en allant jusqu'à proposer des solutions.

D'une pierre trois coups : *La Nouvelle Barre du Jour* a publié un groupe de recueils qui manifeste très directement les mouvements récents de la poésie québécoise.

Pierre Monette

Bouchard, Louise. *Des voix la même*. Campo, Mario. *L'anovulatoire*. Gay, Michel. *L'implicite/Le filigrane*. Montréal, La Nouvelle Barre du Jour, no. 72/73.

1. Gagné, Sylvie. *La Sourcière*. Montréal, Les Herbes Rouges, no. 58, 1977.
2. Gagnon, Madeleine. *Antre*. Montréal, Les Herbes Rouges, no. 65/66, 1978.
3. Haeck, Philippe. *Polyphonie. Roman d'apprentissage*. Montréal, VLB Éditeur, 1978.
4. Monette, Pierre. *Traduit du jour le jour*. Montréal, Les Herbes Rouges, no. 61, 1978.

